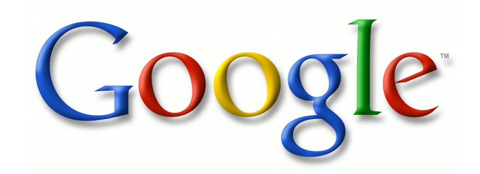
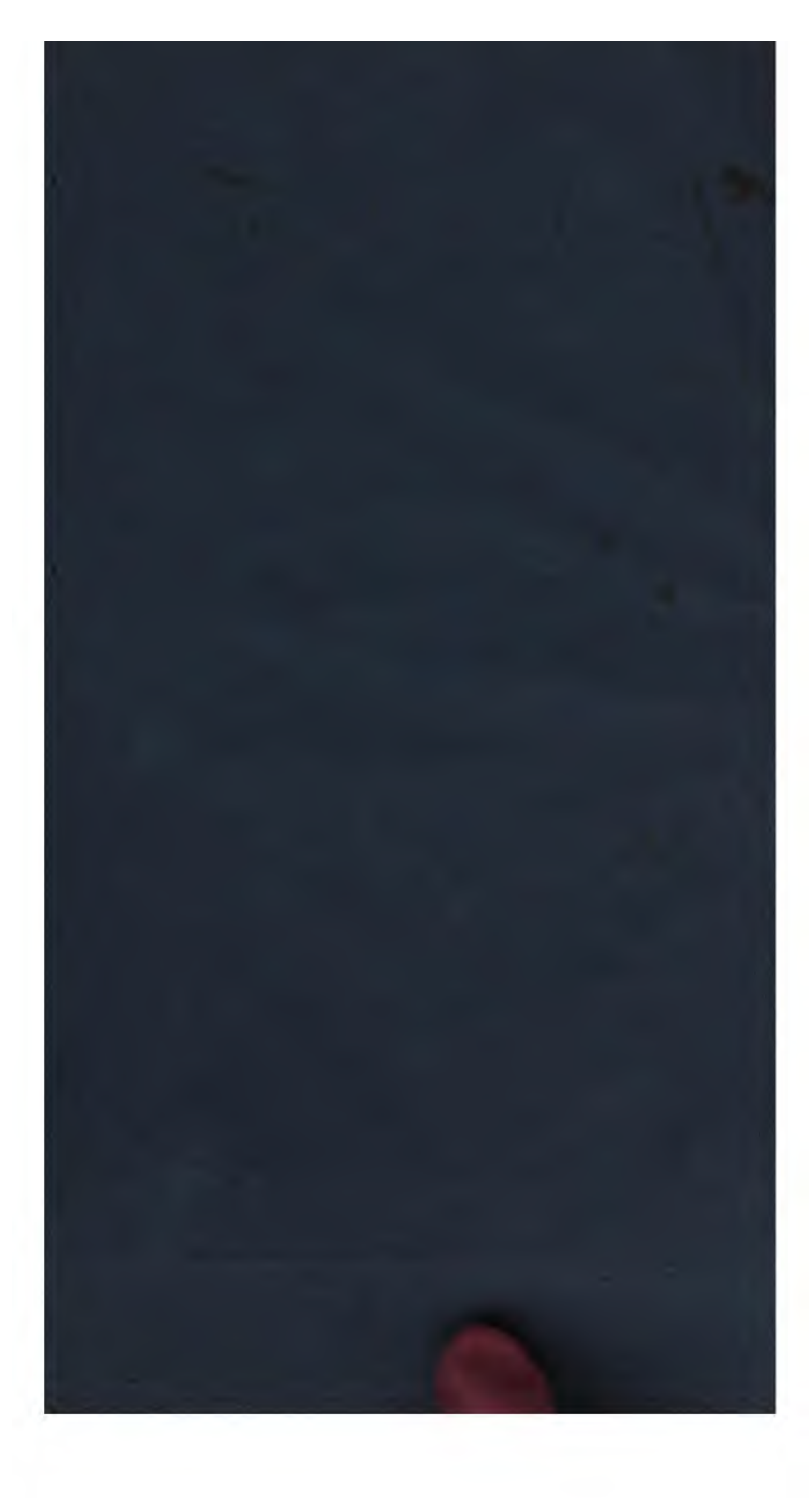

Google



CLAUDINE

DE

FLORIAN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Montansier, le 27 messidor an V.

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

PAR PIGAULT-LEBRUN.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie du Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BELTON, jeune anglais.	M. *Valliene*
AMBROISE, vieux soldat, gagnant sa vie avec ses crochets.	M. *Perlet.*
CLAUDINE, jeune savoyarde.	Mlle *Decroix.*
Mad. DERNETTI, veuve, jeune, aimable et enjouée.	Mme *Méjan.*
HONORINE, femme-de-chambre de Mad. Dernetti.	Mlle *Baroyer.*
BENJAMIN, fils de Claudine, âgé de quatre ans.	*Bolze.*

La scène est à Turin.

Nota. Madame Dernetti est grande coquette; Claudine et Belton, jeunes-premiers; Ambroise, financier; Honorine, soubrette.

CLAUDINE

DE

FLORIAN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique.

SCENE PREMIERE.

AMBROISE, *seul.*

(Il dispose sa sélette et ses crochets à la porte d'un hôtel garni.)

PRÉPARONS-NOUS à commencer la journée. Celle-ci se passera comme les autres ; beaucoup de peine et peu de profit : c'est faire en deux mots notre histoire, à nous, pauvres diables, qui n'avons que nos bras. Voilà pourtant où on en est à Turin après quinze ans de service, six campagnes et deux coups de feu. Que faire à cela ? Boire le petit coup et prendre patience.

SCENE II.

AMBROISE, HONORINE, *sortant de l'hôtel.*

AMBROISE.

Déjà levée, mademoiselle Honorine.

HONORINE.

Quand les maîtres sont amoureux, leurs gens ne dorment plus, père Ambroise.

AMBROISE.

Comment donc ! madame Dernetti...

HONORINE.

Paraît se rendre aux grâces de notre aimable Anglais. Logés tous deux dans cet hôtel garni, il a eu cent occasions de voir la séduisante veuve : il a cherché à plaire, et le fripon a plu.

AMBROISE.

Ce monsieur Belton m'a tout l'air d'un égrillard.

HONORINE.

Ce n'est rien que l'air, s'il s'en tenait-là...

AMBROISE.

Ce serait trop honnête. Je crois qu'il serait bien en peine de donner une liste exacte des femmes qu'il a trompées. Que de veuves si ce mariage se faisait !

HONORINE.

J'aurais bien peur que ma pauvre maîtresse ne le devînt.

AMBROISE.

Même du vivant de son mari ?

HONORINE.

Mais qu'y faire ? Une figure céleste, un esprit du diable, une fortune immense, quelle femme tiendrait contre cela ?

AMBROISE.

Le pas est glissant.

HONORINE.

Aussi glisse-t-on.

AMBROISE.

Et, dès le point du jour, on vous met en campagne, vous qui n'aimez personne : cela s'appelle avoir les charges...

HONORINE.

Sans les bénéfices.

AMBROISE, *riant.*

C'est cela, mademoiselle Honorine, c'est cela. Votre rôle n'est pas gai.

HONORINE.

Mais il est lucratif.

AMBROISE.

Cela console de bien des choses.

HONORINE.

Sans doute. Il faut de la philosophie dans ce monde.

AMBROISE.

Et vous n'en manquez pas ?

HONORINE.

Aujourd'hui chacun a la sienne. Elle a passé du salon au boudoir, et du boudoir à l'antichambre.

AMBROISE.

Elle court les rues, mademoiselle Honorine ; je philosophe aussi en portant mes crochets. Je ris de ma misère, je prends le tems comme il vient, et je suis content de moi et des autres.

HONORINE.

Ma philosophie à moi ne va pas toujours jusque là ; il y

a certains jours où la meilleure tête ne peut suffire à tout. Ce soir, par exemple, nous avons concert, souper et bal ; c'est déjà un carillon, un tumulte à ne pas se reconnaître.

AMBROISE.

Vous conviendrez que les gens de madame ne pourront suffire à tout : il est impossible que vous vous passiez de moi.

HONORINE, *souriant.*

Hé bien, à ce soir, père Ambroise.

AMBROISE.

A ce soir donc, mademoiselle Honorine.

HONORINE.

Mais je m'amuse à jaser, et j'oublie que je suis sortie pour quelque chose. Je cours chez la marchande de modes. Elle devait rendre hier un ajustement complet, dont l'absence nous a causé une insomnie insupportable.

AMBROISE.

Courez, courez donc ; les femmes n'aiment pas à attendre.

HONORINE, *sortant.*

Oh ! à cet égard, personne n'est femme comme ma maîtresse.

SCENE III.

AMBROISE, *seul.*

Elle est fort bien, cette fille-là, elle est fort bien. Il y a vingt ans je sais bien ce que j'aurais fait. Je lui dirais encore de belles choses ; mais qu'est-ce que cela ? Allons, allons. Les portes s'ouvrent ; les pratiques vont venir ; à ton poste, père Ambroise

---

SCENE IV.

AMBROISE, BELTON, *sortant de l'hôtel, et posant son pied sur la sellette.*

AMBROISE.

Comment donc ! c'est vous M. Belton...

BELTON.

C'est moi-même, mon ami.

AMBROISE, *décrotant.*

Qui vous faites décroter au beau milieu de la rue ?

BELTON.

Mon valet-de-chambre m'a quitté.

AMBROISE.

Il a eu tort.

BELTON.

Je le crois.

AMBROISE, *toujours frottant.*

En attendant que vous le remplaciez, je vous offre mon petit ministère.

BELTON.

J'accepte, père Ambroise. J'aime à vous faire du bien; je considère les vieux soldats, et j'ai déjà éprouvé votre exactitude, votre fidélité.

AMBROISE.

Oh! la fidélité c'est l'héritage des Savoyards : ce n'est pas une fortune; mais ça fait dormir d'un bon somme, et nous tenons beaucoup à ça dans la vallée de Chamoui.

BELTON.

La vallée de Chamoui? J'y passai il y a quelques années; j'y eus même une aventure... (*il sourit.*)

AMBROISE.

Une aventure toute entière?

BELTON.

Ma foi, je crois qu'oui.

AMBROISE.

Ah! vous n'en êtes pas bien sûr? (*quittant le pied de Belton.*) En voilà un brillant comme un miroir. A l'autre, M. Belton. (*frottant.*) Je monterai donc chez vous tous les matins?

BELTON.

Oui, père Ambroise. Le petit coup d'époussette à mes habits...

AMBROISE.

La cire luisante à l'escarpin...

BELTON.

Un peu d'ordre dans l'appartement, et ce sera fini pour toute la journée.

AMBROISE.

Vous êtes facile à servir.

BELTON.

Pour le paiement...

AMBROISE.

Oh! j'en serai toujours content.

BELTON.

Oui, car vous le réglerez vous-même.

AMBROISE, *lâchant le pied.*

Et de deux, not' bourgeois.

BELTON, *fait une fausse sortie et revient.*

Ambroise.

AMBROISE.

Monsieur Belton.

BELTON.

Si vous découvrez quelqu'un qui puisse me convenir, vous me l'indiquerez.

AMBROISE.

Je vous trouverai cela.

SCENE V.

AMBROISE, *seul.*

La journée commence bien. L'ouvrage tombe de tous les côtés. Un bonheur ne va pas sans l'autre; et, si le proverbe est vrai, il m'arrivera encore quelque bonheur, auquel je ne m'attends pas.

SCENE VI.

AMBROISE, CLAUDINE, *habillée en Savoyard, portant un petit paquet sur le dos, et tenant Benjamin par la main.*

CLAUDINE, *à Ambroise, avec embarras.*

Monsieur...

AMBROISE.

Diable ! monsieur !

CLAUDINE.

Ne pourriez-vous pas m'indiquer...

AMBROISE.

Quoi ?

CLAUDINE.

Un honnête commissionnaire qui, dit-on, se tient sur cette place ?

AMBROISE.

Peut-être bien... Son nom ?

CLAUDINE.

Ambroise.

AMBROISE.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser. Que me voulez-vous ?

CLAUDINE.

Vous remettre une lettre.

AMBROISE.

Pour porter à qui ?

CLAUDINE.

Elle est à votre adresse (*Elle pose son paquet à terre; Benjamin se couche dessus et s'endort.*)

AMBROISE.

Diable ! on m'écrit à moi ! Voici du nouveau par exemple ! Voyons la lettre. Tu trembles : qu'as-tu, mon petit ami?

CLAUDINE.

C'est mon habitude quand j'aborde un inconnu.

AMBROISE.

Mauvaise habitude ; il faut la perdre, mon enfant. Assurance et gaieté, c'est avec cela qu'on fait de bonnes affaires dans notre métier. Je te donne ce petit conseil en passant, car je crois que tu es un nouveau débarqué.

CLAUDINE.

Hélas ! oui.

AMBROISE.

Il y a seize ans que j'ai quitté le pays ; mais j'aime toujours à en parler ; et quand je rencontre quelqu'un qui y a seulement passé, ça me ragaillardit. Dis-moi un peu : de quel canton es-tu?

CLAUDINE.

De la vallée de Chamoui.

AMBROISE, *vivement.*

Et de quel village ?

CLAUDINE.

Du Prieuré.

AMBROISE.

C'est là que je suis né. Ton nom ?

CLAUDINE.

Claude, fils du père Simon.

AMBROISE.

De mon compère ? (*ôtant son chapeau.*) Claude, vous êtes le fils d'un honnête homme, un peu dur, mais d'une probité, ah ! ah !... Embrassons-nous, mon petit ami ; et si je puis vous être utile, ainsi qu'à cet enfant...

CLAUDINE.

C'est mon petit frère.

AMBROISE, *étonné.*

Il est bien jeune.

CLAUDINE.

Et bien à plaindre. De grâce, lisez donc cette lettre.

AMBROISE.

Lisons la lettre. (*il met ses lunettes.*) « Mon cher (*hésitant.*) » cher... mon cher parrain.. » Ah ! c'est ma filleule qui m'écrit : c'est fort honnête de sa part.

CLAUDINE, *à part.*

Que je souffre !

AMBROISE, *lisant.*

« J'ai commis... j'ai commis une grande faute, dont je suis... » je suis cruellement punie. » Diable! qu'est-ce que c'est donc que cette faute ? « Cha... chassée par mon père... » C'est donc une faute capitale ?

CLAUDINE, *à part.*

Malheureuse !

AMBROISE, *lisant.*

« Je n'ai plus d'espoir qu'en vous... » Elle a tort de compter sur moi. Son père est un bon père ; et s'il a chassé sa fille, c'est que sa fille l'a mérité.

CLAUDINE, *sanglottant.*

Poursuivez, poursuivez.

AMBROISE.

Ne pleure pas, mon ami, ne pleure pas, les fautes sont personnelles ; ce n'est pas à toi que j'en veux... (*cherchant.*) « D'es» poir qu'en vous. » M'y voilà. « Mon repentir et... et mes » larmes... » Ah ! elle a pleuré ; c'est quelque chose. « M'ont » peut-être rendue digne de votre pitié, et si vous me refusez » votre... votre assistance, il ne me reste que le désespoir et » la mort. Votre filleule CLAUDINE. » Tout ça est bel et bon ; mais avant de m'attendrir, je veux savoir de quoi il est question. Tu es sans doute au fait ; voyons, qu'est-ce que c'est que cette faute ? Ça me chiffonne ça.

CLAUDINE.

Mon récit sera court.

AMBROISE.

Tant mieux ; je n'ai pas de tems à perdre.

CLAUDINE.

Claudine avait quatorze ans.

AMBROISE.

Bon.

CLAUDINE.

On la trouvait jolie.

AMBROISE.

Après.

CLAUDINE.

Tous les jours elle menait paître le troupeau de son père sur le Montanverd.

AMBROISE, *impatienté.*

Ah ! voilà une histoire qui ne va plus finir.

CLAUDINE.

Le printems ramenait déjà les voyageurs qui viennent tous les ans visiter nos glaciers. Claudine était à l'écart avec son troupeau. Un étranger passe près d'elle, elle regarde par cu-

riosité ; il lui parle, l'honnêteté l'oblige à répondre ; il était jeune, la jeunesse l'intéresse ; il était beau, Claudine trouvait du plaisir à le regarder. (*avec embarras.*) Enfin... enfin...

AMBROISE.

Elle oublie son troupeau.

CLAUDINE.

Elle s'oublie elle-même.

AMBROISE.

Et son devoir ; et son père.

CLAUDINE.

Elle ne connaissait de devoirs que ceux qu'elle remplissait depuis sa naissance. Elle ne savait pas qu'elle pût offenser son père. L'étranger jura, promit...

AMBROISE.

Et ne tint rien ; c'est la règle.

CLAUDINE.

Claudine n'était pas revenue à elle qu'il était déjà loin. Elle pressentit son malheur, et soupira.

AMBROISE.

C'est la ressource des filles trompées. Elles pleurent, elles soupirent.

CLAUDINE.

Plus de gaieté, plus de chansons. Triste et pensive, elle errait sur le Montanverd ; elle passait, repassait au lieu fatal.

AMBROISE.

Enfin ?

CLAUDINE.

Enfin, elle s'aperçut que sa faute avait des suites funestes.

AMBROISE.

Ah ! nous y voilà !

CLAUDINE.

Elle se confia à sa sœur Nanette.

AMBROISE.

Et que fit-elle cette sœur Nanette ?

CLAUDINE.

Elle se chargea d'adoucir son père.

AMBROISE.

Et n'y réussit pas ?

CLAUDINE.

Vous connaissez la sévérité de mon père. Il s'écria que Claudine l'avait perdu d'honneur, et qu'il ne la verrait plus. Je prends le ciel à témoin que la pauvre fille ignorait ce que c'est que l'honneur.

AMBROISE.

Voilà le diable. Si l'on connaissait le danger, on se tien-

drait sur ses gardes... Heureusement aujourd'hui les jeunes filles savent à quoi s'en tenir. Ah ça, mais... cet étranger, il a donc passé comme la foudre, qui ne laisse de souvenirs que par ses ravages? Son pays? son nom?

CLAUDINE.

Hélas! que me demandez-vous! il ne reste de lui...

AMBROISE.

Que son enfant, n'est-il pas vrai?

CLAUDINE.

Et une bague que, depuis, Claudine a toujours portée sur son cœur.

AMBROISE.

Enfin qu'est-elle devenue cette pauvre fille?

CLAUDINE.

Sa sœur la conduisit chez le curé de Salenches, qui l'accueillit avec douceur, qui fut touché de sa peine. Il la mit chez une femme honnête, qui parvint à calmer le chagrin qui la consumait. Madame Félix éclairait son esprit; elle lui apprenait à lire, à écrire, à penser, et lorsqu'elle devint mère, l'active et compatissante amitié répandit sur ses blessures un baume consolant.

AMBROISE.

Voilà d'honnêtes, de braves gens. Est-il sûr de ne jamais faillir celui qui ne sait pas pardonner une faiblesse?

CLAUDINE.

M. le curé voulait éloigner l'enfant; Claudine voulut le nourrir. Vous vous ôtez tout espoir de retour auprès de votre père, lui disait-il. Je ne réparerai pas une faute par un crime, lui répondit-elle en pleurant; je n'abandonnerai pas cet innocent à des mains étrangères, je ne le punirai pas du malheur d'être né.

AMBROISE.

C'est une brave fille ma filleule. Ça me remue, ça me touche.

CLAUDINE.

Les années s'écoulaient. M. le curé avait beaucoup fait pour elle, et il a des pauvres qu'il doit également soulager: madame Félix n'est point opulente. Ils s'expliquèrent enfin avec Claudine. Humiliée d'être à charge, décidée à repousser la misère à force de travail, elle prend son fils par la main, elle sort de Salenches, et s'achemine vers Turin, après m'avoir remis cette lettre pour vous.

AMBROISE.

Dans le fait c'est un terrible homme que le père Simon. Quel chien de plaisir trouve-t-on à haïr? Hé bien où est-elle

ta sœur ? à tout péché miséricorde : que diable, je ne sais que ça moi.

CLAUDINE.

Peut-elle se flatter de quelque indulgence ?

AMBROISE.

Eh sans doute. Où est-elle ?

CLAUDINE.

Compter sur votre secours ?

AMBROISE.

Eh oui, oui, oui, cent fois oui. Où est-elle ? finissons.

CLAUDINE, *se jetant à ses pieds.*

Elle est à vos genoux.

AMBROISE, *la relevant.*

Relève-toi, mon enfant. C'est celui qui t'a trompée, trahie, abandonnée, qui doit tomber à tes pieds. Mes bras s'ouvrent au repentir ; viens que je te presse sur mon sein. Jamais le cœur du père Ambroise ne fut sourd au cri de l'innocence et de la douleur. (*elle se jette dans ses bras.*) Hé bien ! ne voilà-t-il pas que nous pleurons tous deux. Remettons-nous, mon enfant ; des larmes ne servent à rien. Voyons, quels sont tes projets ?

CLAUDINE.

Je pouvais chercher une condition ; mais on ne m'eût pas reçue avec mon enfant.

AMBROISE.

C'est clair.

CLAUDINE.

Je me suis dit : ce déguisement me mettra à l'abri des écueils de mon âge.

AMBROISE.

Oui, un garçon est toujours moins exposé qu'une fille.

CLAUDINE.

J'irai trouver mon parrain ; je travaillerai sous ses yeux, je mangerai à sa table, je logerai sous son toît ; et, si jamais son témoignage peut m'être utile, il attestera mon repentir, ma sagesse, ma patience, et peut-être qu'un jour je lui devrai la paix de l'ame, et le pardon de mon père.

AMBROISE.

J'approuve ton plan : je te fournirai les outils du métier. Si ton travail ne suffit pas d'abord, je t'aiderai de mes épargnes. Reprends courage, mon enfant ; je te plains, je t'estime, et je mériterai la confiance que tu as en moi. Tu vois cette maison : monte jusqu'au toît, la petite porte à gauche de l'escalier ; voilà la clef, la huche en face de la croisée ; tu y trouveras de quoi te rafraîchir : un méchant lit à droite ; tu t'y

reposeras avec ton fils, et moi je penserai aux moyens de te servir, et je te servirai. Va, ma filleule, va.

(Claudine lui baise les mains avec transport; il lui tend les bras, elle l'embrasse et sort avec Benjamin.)

SCENE VII.

AMBROISE, *seul.*

Pauvre fille! pleurer la faute d'un autre, et en supporter seule tout le poids; ne rien attendre de l'avenir, voilà son sort. Oh! les hommes! les hommes! je ne les reconnais plus, ou le diable m'emporte. J'ai été jeune aussi, j'ai fait l'amour et gaillardement même; mais jamais je n'ai trompé personne. Mademoiselle, avais-je grand soin de dire, je suis soldat, je vous aime, et je suis à vous jusqu'au premier coup de tambour; cela vous arrange-t-il? Voilà des procédés! une conduite! c'est moral, ça! Cette pauvre Claudine! ah mon dieu! mon dieu!... Enfin, si elle a à se plaindre du sort, je dois des actions de grâces au ciel. O providence! je te remercie; tu m'envoies une occasion de faire du bien.

SCENE VIII.

BELTON, AMBROISE.

BELTON.

Le père Ambroise réfléchit.

AMBROISE, *avec humeur.*

Comme un autre. Hé, pourquoi pas?

BELTON.

Le père Ambroise a de l'humeur.

AMBROISE.

Non pas contre vous, M. Belton, diable! mais j'ai une ame, monsieur, et cette ame n'est point de bronze.

BELTON.

Il n'y a qu'un moment que je t'ai laissé avec cette gaieté inaltérable, cette heureuse insouciance qui ne te quittent jamais: qui a pu les troubler en si peu de tems? réponds-moi, je le veux.

AMBROISE, *entre ses dents.*

Je le veux! je le veux!

BELTON.

Oui, je le veux! ma bienveillance me donne le droit de m'exprimer ainsi. Qu'as-tu? dis-le-moi.

AMBROISE.

Eh! parbleu j'ai que... mon filleul vient d'arriver du pays, et m'a conté certains évènemens qui vous sont étrangers à

vous, M. Belton; mais qui me tourmentent, qui me désolent... Ce malheureux filleul !...

BELTON, *avec intérêt.*

Il est malheureux ? Que vient-il faire à Turin ?

AMBROISE.

Il est venu se jeter dans mes bras, me demander les moyens de gagner sa vie.

BELTON.

Et que te proposes-tu pour lui ?

AMBROISE.

Ma foi je n'en sais trop rien, je vous l'avoue. Ça n'est pas rompu au travail ; ça souffrira.

BELTON.

Quel âge a-t-il ton filleul ?

AMBROISE.

Mais... dix-huit ans, ou environ

BELTON.

De l'intelligence ?

AMBROISE.

Beaucoup même, beaucoup.

BELTON.

Un peu de figure ?

AMBROISE.

Que trop, de par tous les diables.

BELTON.

Je le prends à mon service.

AMBROISE, *vivement.*

Non pas, s'il vous plaît, M. Belton, non pas, non.

BELTON, *piqué.*

Par exemple, M. Ambroise, je ne m'attendais pas à un refus.

AMBROISE.

Je sais bien que vous n'y êtes pas accoutumé.

BELTON.

Et par quelle singularité vous opposez-vous au bien-être de ce filleul qui paraît vous intéresser ? Un homme raisonnable donne au moins des raisons.

AMBROISE

D'abord il a avec lui un petit frère qui vous incommoderait, sans pouvoir vous être utile.

BELTON.

Quelle pitoyable difficulté ! j'ai de la fortune ; cet enfant s'élevera dans la maison, et plus tard on en fera quelque chose.

AMBROISE.

Mais, monsieur, mon filleul n'est pas au fait du service; c'est gauche, timide...

BELTON.

Eh qu'importe, puisqu'il est intelligent: je lui donnerai des avis; il se laissera conduire. Je suis doux, facile; il se trouvera bien avec moi, je m'applaudirai d'avoir quelqu'un qui tienne au père Ambroise, et qui s'attache à moi autant par affection que par devoir: les bons domestiques sont si rares!

AMBROISE, *à part.*

Je ne sais plus que lui dire.

BELTON.

C'est une affaire terminée, ou je me brouille avec vous.

AMBROISE, *à part.*

La meilleure de mes pratiques!

BELTON.

Vous me le présenterez quand vous voudrez.

AMBROISE.

Si cependant vos propositions ne lui convenaient pas?

BELTON.

J'en serais fâché; mais je ne veux pas le contraindre.

AMBROISE.

Je vous remercie, monsieur, et je vais le prévenir. (*Sortant.*) Je vais lui faire sa leçon. Claudine chez un pareil homme! elle pourrait bien y retrouver le Montanverd.

SCENE IX.

BELTON, *seul.*

Je vais, je viens, je sors, je rentre; madame Dernetti me suit par-tout. Son image me charme et m'obsède... Allons, pour la première fois de ma vie, me voilà sérieusement amoureux. Ma foi on le serait à moins; une figure enchanteresse, un sourire plein de grâces, un esprit séduisant, un enjouement si vrai!... Oh! oui, je t'aime et je t'aimerai toujours. Malheur à l'homme qui peut te résister! la nature lui a refusé une ame.

SCENE X.

BELTON, Mad. DERNETTI, *sortant de l'hôtel.*

BELTON.

Je parlais de vous, madame.

Mad. DERNETTI.

Et à qui donc?

BELTON.

Oh! je n'ai besoin de personne; mon cœur et moi nous nous entendons à merveille.

Mad. DERNETTI.

Et que vous disait-il votre cœur?

BELTON.

Ce qu'il me disait?

Mad. DERNETTI.

Oui; contez-moi cela, mon cher Belton.

BELTON.

Je lui permettrai de parler si le vôtre veut lui répondre.

Mad. DERNETTI.

Une conversation sentimentale!

BELTON.

Cela vous fait peur?

Mad. DERNETTI.

Non pas précisément; mais je me défie un peu de vous; vous êtes fort aimable, M. Belton.

BELTON.

Jamais je n'ai tant désiré de l'être que depuis que je vous connais.

Mad. DERNETTI.

Il n'y a pas de mal à cela: un homme aimable devient charmant par le désir de plaire.

BELTON.

Et cet homme charmant, qu'en fait-on?

Mad. DERNETTI.

La question est un peu vive.

BELTON.

Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est mon cœur.

Mad. DERNETTI.

Et vous exigez que le mien lui réponde?

BELTON.

Je n'exige rien, je supplie.

Mad. DERNETTI.

Vous avez une manière de supplier, vous autres hommes, à laquelle je ne saurais m'accoutumer.

BELTON.

Et que lui trouvez-vous de si effrayant? Vous ne me faites pas l'honneur de me croire dangereux?

Mad. DERNETTI.

Hé, hé, mon cher ami, l'homme que nous redoutons le plus n'est pas toujours celui à qui nous voulons bien le dire.

BELTON.

Je vous supplie alors de ne pas ajouter un mot.

Mad. DERNETTI.

Et vous interpréterez mon silence à votre manière ?

BELTON.

Je ne lui donnerai pas le sens le plus défavorable.

Mad. DERNETTI.

Comptez-vous réussir avec ces petits moyens-là ?

BELTON.

Réussir ! mais je n'ai pas de projets, moi.

Mad. DERNETTI.

Comment, vous n'avez pas de projets !...

BELTON.

Non, je vous assure.

Mad. DERNETTI.

Vous êtes un impertinent.

BELTON.

Et vous êtes charmante.

Mad. DERNETTI.

Vous verrez tout-à-l'heure que c'est moi qui fais la cour à monsieur !

BELTON.

Vous en êtes bien la maîtresse.

Mad. DERNETTI.

C'est trop honnête, en vérité.

BELTON.

Si je voulais cependant je vous dirais de fort belles choses.

Mad. DERNETTI.

Ah ! voyons cela.

BELTON.

Et vous m'en puniriez ?

Mad. DERNETTI.

Ah ! vous faites le cruel ; cela n'est pas bien, M. Belton.

BELTON.

Non, en vérité, non, je ne suis pas cruel ; mais je tiens à mes intérêts. Je vous vois à chaque instant du jour toujours aimable, toujours séduisante ; je vous parle, vous me répondez : une saillie est payée par ce sourire qui n'est qu'à vous, que je n'ai vu qu'à vous ; un doux enjouement est l'ame de nos entretiens ; votre cœur se livre à cette heureuse sécurité que produit l'absence des passions ; enfin, vous me traitez en homme sans conséquence.

Mad. DERNETTI, *vivement.*

Après, après.

BELTON.

Si je dis un mot je perds tous mes avantages ; je vous donne l'éveil, je vous force au silence.

Mad. DERNETTI.

Ce mot est donc bien terrible ?

BELTON.

Oh ! épouvantable.

Mad. DERNETTI.

Voyons toujours ce mot.

BELTON.

Vous me l'ordonnez ?

Mad. DERNETTI.

Mais je crois qu'oui.

BELTON.

Hé bien, madame, je vous adore.

Mad. DERNETTI.

Que de peine il a fallu pour vous amener là !

BELTON.

Si j'osais donner à votre réponse le sens que sans doute vous n'y attachez pas...

Mad. DERNETTI, *lui souriant avec tendresse.*

Osez, osez.

BELTON.

Hé bien, j'ose, et je suis heureux.

Mad. DERNETTI.

Mon ami, je suis de moitié.

BELTON.

Madame...

Mad. DERNETTI.

Monsieur.

BELTON.

Je justifierai votre choix.

Mad. DERNETTI.

Je l'espère.

BELTON.

Je le jure.

Mad. DERNETTI.

Ne jurez pas : aimez ; cela vaut mieux.

BELTON.

Si j'aimerai ! jusqu'à la mort. N'avoir qu'un désir, celui d'être à vous, qu'un bonheur, celui de vous plaire, n'éprouver aucune sensation dont vous ne soyez l'objet, vivre pour vous seule enfin, voilà mon plan, mon espoir, ma destinée.

Mad. DERNETTI.

Que répondre à cela ? Je pensais précisément ce que vous venez de dire.

BELTON, *après lui avoir baisé la main.*

Prenons maintenant nos petits arrangemens.

[redacted]

Mad. DERNETTI.

Des arrangemens !

BELTON.

Sans doute ; il faut penser à ses affaires.

Mad. DERNETTI.

Voyons vos arrangemens.

BELTON.

D'abord je vous épouse.

Mad. DERNETTI.

Rien que cela ?

BELTON.

Pas davantage.

Mad. DERNETTI.

Le reste ne sera pas difficile à arranger.

BELTON.

Je vous conduis dans mes terres. Un site agreste et romantique nous sépare de tout l'univers. Ici des chênes, vieux comme le monde, offrent leur ombrage au mystère ; là des rochers escarpés semblent défier nos efforts ; nous les gravissons ensemble. Une main délicate s'appuie sur la mienne, et fait passer jusqu'à mon cœur le plus doux frémissement. Plus loin, une eau claire et rapide nous oppose une barrière, que vous franchissez dans mes bras. De l'autre côté, un boulingrin nous attire, et nous invite au repos. La main bienfaisante du plaisir appesantit nos paupières, et l'amour nous attend au réveil.

Mad. DERNETTI.

C'est charmant ! c'est charmant ! Mais que devient-on ensuite ? On ne se promène pas toujours.

BELTON.

Nous rentrons avec un appétit dévorant ; on sert et on se retire. Je vous présente un siège, et je m'assieds, tantôt en face, pour m'enivrer du plaisir de vous voir, tantôt à vos côtés, pour respirer votre haleine. Le mets le plus délicat est celui que vous avez touché ; le meilleur vin est celui que je bois dans votre verre.

Mad. DERNETTI.

Voilà un repas délicieux. Après.

BELTON.

Nous passons dans ma bibliothèque ; je prends un de ces auteurs qui disent avec tant de charme ce que je sais si bien sentir. Le gentil Bernard me tombe sous la main ; nous l'ouvrons ensemble. Votre bras est passé autour de mon cou, et vos yeux répondent aux miens. L'art d'aimer ne nous apprend

rien : c'est notre histoire que nous lisons, et cependant nous nous arrêtons à chaque vers. A chaque vers l'amour nous dit à l'oreille : Bernard n'a fait qu'écrire ; c'est moi qui lui dictais.

Mad. DERNETTI.

Ensuite.

BELTON.

La nuit nous couvre de ses voiles...

Mad. DERNETTI.

Et le lendemain ?

BELTON.

Le soleil reparaît pour éclairer encore cette scène touchante d'enchantement et de plaisirs.

Mad. DERNETTI.

Que tout cela est joli ! Mon ami, votre plan n'a qu'un défaut.

BELTON.

Lequel ?

Mad. DERNETTI.

De n'avoir pas le sens commun.

BELTON.

Oh ! par exemple, c'est un peu fort.

Mad. DERNETTI.

Vous allez en convenir. Nous voilà ensevelis dans une terre fort agréable sans doute, puisqu'on y est avec vous...

BELTON.

Hé bien ?

Mad. DERDETTI.

Le premier jour est divin, le second séduit encore ; mais le troisième !...Que de réflexions amène celui-là ! Plus rien qui pique la curiosité, rien de nouveau à se dire. J'aime, je suis aimé ; tout ce réduit à cela ; il faut toujours en venir là, et l'uniformité tue le sentiment. Mon ami, voici mon plan à moi, que vous aurez la complaisance d'adopter. Nous passerons l'hiver à Turin : ce n'est que dans une grande ville que l'oisiveté échappe à l'ennui. Dans la belle saison, nous visiterons vos terres. Vous y aurez vos amis, et j'y conduirai les miens ; je tiens à mes habitudes. La chasse, la pêche, la danse, mille petits jeux partageront nos loisirs. Mais du monde, beaucoup de monde, et sur-tout des femmes aimables. Elles voudront vous plaire ; je m'efforcerai de le mériter. Vous me quitterez avec peine ; vous me chercherez dans la foule ; vous me retrouverez avec transport, et votre cœur sera long-tems neuf auprès d'une épouse aimante qui saura faire du plus saint des devoirs le plus délicieux des plaisirs.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE.

HONORINE.

Dans deux heures, madame, la corbeille sera chez vous.

BELTON.

Une corbeille !

HONORINE.

Pour la fête de ce soir. Un ajustement d'une élégance ! d'une fraîcheur !...

Mad. DERNETTI, *jouant l'humeur.*

Mademoiselle, je ne vous pardonnerai pas ce trait-là. M'ôter le plaisir de le surprendre ! c'est d'une cruauté...

BELTON.

De quelque manière que vous vous mettiez, vous serez toujours la plus belle, la plus aimable et la plus aimée.

HONORINE.

Vous conviendrez, madame, qu'on n'est pas plus galant que cela.

Mad. DERNETTI, *souriant.*

Ne voyez-vous là que de la galanterie, mademoiselle ?

HONORINE.

Mon dieu, madame, je ne dis jamais ce que je veux dire : on n'est pas plus vrai que monsieur.

Mad. DERNETTI.

Que je suis folle, mon enfant !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE, CLAUDINE, BENJAMIN, *dans le fond.*

CLAUDINE.

Je sens la solidité de vos raisons. (*Ambroise et elle se parlent bas.*)

BELTON.

Il ne serait pas généreux de tourner les têtes, et de conserver la vôtre. (*jeu muet entre lui et madame Dernetti.*)

CLAUDINE, *descendant la scène.*

Oui, je lui marquerai ma crainte de ne pas le satisfaire.

AMBROISE.

Le désir de m'aider dans ma vieillesse.

CLAUDINE, *à Belton.*

Monsieur, je suis pénétré de vos bontés, et je n'y peux répondre que par... (*elle cherche ses traits.*) Que par... (*elle le reconnaît.*) Ah ! (*elle tombe dans les bras d'Ambroise.*)

Mad. DERNETTI.

Voyez, Honorine; il se trouve mal.

BELTON, *à Ambroise.*

Est-ce là ton filleul?

AMBROISE.

Hélas! oui, monsieur.

Mad. DERNETTI.

Il revient, il revient. Il est fort bien ce jeune homme-là.

BELTON, *à madame Dernetti.*

Je le prends avec moi.

Mad. DERNETTI.

Je suis contente de vous; j'aime à vous voir faire du bien.

CLAUDINE, *revenue à elle.*

Je ne peux répondre à vos bontés que par mon zèle, mon désintéressement...

AMBROISE, *à Claudine.*

Qu'est-ce que tu dis donc-là?

CLAUDINE, *à Belton.*

J'éprouve déjà du plaisir à penser que je vous serai utile. J'obtiendrai peut-être votre estime, votre bienveillance.

AMBROISE, *bas à Claudine.*

Nous ne sommes pas convenus de cela, Claudine.

BELTON.

Laisse-le donc dire, Ambroise; il s'exprime très-bien.

HONORINE, *présentant l'enfant à sa maîtresse.*

Voyez donc, madame, le joli petit enfant.

AMBROISE.

C'est son frère.

Mad. DERNETTI, *à Claudine.*

Il est bien intéressant ton frère. (*elle l'embrasse et le présente à Belton.*) Embrassez-le donc, vous qui aimez les enfans. (*Belton l'embrasse.*)

CLAUDINE, *à part.*

Ce baiser a été jusqu'à mon cœur; il m'a payé de bien des larmes!

HONORINE.

Mais, madame, vous ne pensez pas que vous recevez ce soir la meilleure compagnie de Turin; vous avez des ordres à donner.

Mad. DERNETTI.

C'est vrai. (*à Belton.*) Vous faites tout oublier, méchant homme que vous êtes. Honorine, vous aurez soin de ce jeune homme, et sur-tout du petit frère. (*rentrant avec Belton.*) Il est si doux de donner, de faire des heureux! et cela coûte si peu quand on a du superflu!

BELTON.

C'est le plaisir des belles ames.

Mad. DERNETTI.

Celui-là ne vieillit jamais.

HONORINE, *à Claudine.*

Suivez-moi, mon bon ami; je me félicite d'avoir à remplir des ordres aussi agréables. (*elle rentre avec Benjamin.*)

SCENE XIII.

CLAUDINE, AMBROISE.

AMBROISE, *d'un ton sévère.*

Au ça, Claudine, expliquons-nous. Je n'ai pas été maître tantôt d'un certain mouvement... là... dont un bon cœur ne peut jamais se défendre; mais un soldat ne badine pas avec l'honneur, et je ne serai pas votre complice.

CLAUDINE, *très-animée pendant cette scène.*

Mon complice! Eh! quel crime ai-je donc médité?

AMBROISE.

Belton est un libertin.

CLAUDINE.

Il n'est plus à craindre pour moi. C'est lui... c'est lui...

AMBROISE.

Hé bien! c'est lui... Achève.

CLAUDINE.

C'est le père de mon fils.

AMBROISE.

Belton!

CLAUDINE.

Lui-même.

AMBROISE.

C'est une raison de plus pour le craindre.

CLAUDINE.

C'en est une de le chercher, de l'attendrir, de le vaincre.

AMBROISE.

Vous avez perdu votre innocence, gardez du moins votre vertu.

CLAUDINE.

Je la conserverai; je le jure au ciel, à mon père, à vous.

AMBROISE.

Vous n'avez qu'un moyen; c'est de fuir.

CLAUDINE, *en désordre.*

Cet homme que je n'ai vu qu'un moment, que je ne connais que par mes malheurs, m'a toujours été présent. Je ne sais

quelle voix intérieure me répétait sans cesse : tu le reverras, et il te rendra justice.

AMBROISE.

Qu'espères-tu ? réponds. Te jeter à ses pieds ? le gagner par tes larmes ?

CLAUDINE.

Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je ferai. Ce n'est pas par des soupirs, par des plaintes qu'on inspire de l'amour. Non, l'amour ne se persuade pas. Celui-là seul a tort qui ne sait pas plaire, et ce tort-là ne se pardonne jamais.

AMBROISE.

Tout à l'heure ce sera le séducteur qui aura raison.

CLAUDINE, *dans une sorte de délire.*

Il ne m'a pas séduite ; il n'en a eu ni le tems, ni la pensée. Mon cœur a volé au-devant du sien : c'est mon cœur seul qui m'a perdue ; et c'est là qu'il est gravé en traits ineffaçables.

AMBROISE.

Claudine, écoutez-moi ; revenez à vous.

CLAUDINE, *reprenant avec plus de force.*

Et mon fils n'a-t-il pas des droits sacrés ? Dois-je les oublier ? Puis-je ne pas les soutenir ? Cher et malheureux Benjamin, t'arracherai-je à ton père au moment où tu viens de le retrouver ? Tu vivras près de lui ; il te verra, il te parlera, il t'aimera, je me plais à le croire : un sentiment secret éclairera son ame. Voilà ma consolation, voilà mon unique espoir. Eh ! quelle mère ne s'y livrerait pas comme moi ?

AMBROISE.

Elle n'entend plus rien ; sa tête se trouble.

CLAUDINE, *dans le plus grand désordre.*

Plus de considérations qui m'arrêtent, plus d'obstacles qui m'intimident ; je vais, j'entre dans cette maison.

AMBROISE.

Je t'y suis.

CLAUDINE, *s'éloignant de lui.*

Pourquoi faire ?

AMBROISE.

T'abandonnerai-je dans l'état où je te vois ?

CLAUDINE, *se rapprochant et lui prenant la main.*

Ah ! venez, venez ; j'ai besoin d'un cœur sensible dans lequel je puisse épancher le mien. Eh ! que deviendrait l'amour malheureux s'il ne lui restait pas l'amitié ? (*ils entrent à l'hôtel.*)

Fin du premier Acte.

CLAUDINE.

Je me contiendrai.

AMBROISE.

Ta tristesse lui donnera des soupçons.

CLAUDINE.

J'apprendrai à sourire ; je composerai mon visage, je paraîtrai gaie.

AMBROISE.

C'est bien difficile.

CLAUDINE, *riant d'un air forcé.*

Vous voyez bien que je le suis.

AMBROISE.

Ta gaieté est d'une vérité... (*lui prenant la main.*) Pauvre Claudine ! pauvre Claudine !

CLAUDINE.

Plaignez-moi, mais ne m'ôtez point l'espérance. Si c'est une illusion, elle me soutient et me console. J'attendrai tout du tems, des circonstances ; j'aurai l'esprit du moment, j'y ploierai mon caractère, je caresserai l'indifférence, je flatterai une rivale redoutable, je ferai... je ferai ce que m'inspireront mon cœur et Benjamin.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE.

HONORINE.

Allons donc, père Ambroise, allons donc ; vous passez le tems à causer avec ce jeune homme, et nous n'en avons pas à perdre. Rien n'est encore prêt pour ce soir. Du soin, de l'activité, un retour de jeunesse, père Ambroise.

AMBROISE.

Ma foi, mademoiselle Honorine, je suis toujours jeune auprès de vous.

HONORINE.

Je ne crois pas aux miracles, père Ambroise.

AMBROISE.

Bien des femmes en ont fait, et ne vous valaient pas.

HONORINE.

Ces vieux militaires sont toujours aimables. On se forme au service.

AMBROISE.

On s'y déforme aussi.

HONORINE.

A l'ouvrage, à l'ouvrage ; si quelque chose manque, c'est à moi qu'on s'en prendra.

ces m'éloignent de lui ; la nature m'y ramème, et la nature trompe-t-elle jamais?

AMBROISE.

Je me rends : je ne veux pas que tu me reproches un jour de t'avoir fait perdre l'occasion de ramener à toi le père de Benjamin.

CLAUDINE.

Voilà de la raison : c'est senti ce que vous me dites là.

AMBROISE.

Je dois cependant te faire part d'un obstacle que tu n'as pas prévu, qui n'est pas facile à surmonter.

CLAUDINE.

Est-il rien d'impossible à l'amour ?

AMBROISE.

Non, quand on est deux ; mais quand on aime un homme, qu'un autre objet engage...

CLAUDINE, *s'écriant*.

Il en aimerait une autre !

AMBROISE.

Charmante, pour ton malheur.

CLAUDINE.

Mon cœur se serre.

AMBROISE.

Riche, considérée.

CLAUDINE.

Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites? La connaissez-vous bien cette femme charmante?

AMBROISE.

Si je la connais! c'est madame Dernetti, que tu as vue avec lui.

CLAUDINE, *tristement*.

Elle est bien belle cette dame-là!

AMBROISE.

La plus belle femme de Turin.

CLAUDINE.

Sait-elle aimer?

AMBROISE.

Qu'importe : elle sait plaire ; voilà le grand art.

CLAUDINE.

Et je l'ignore : je n'ai pour moi que mon cœur.

AMBROISE.

Et tu crois le réduire au silence, leur cacher à tous deux tes combats, ta jalousie et tes larmes? La moindre indiscrétion te décèle, te fait congédier.

CLAUDINE.

Je me contiendrai.

AMBROISE.

Ta tristesse lui donnera des soupçons.

CLAUDINE.

J'apprendrai à sourire ; je composerai mon visage, je paraîtrai gaie.

AMBROISE.

C'est bien difficile.

CLAUDINE, *riant d'un air forcé.*

Vous voyez bien que je le suis.

AMBROISE.

Ta gaieté est d'une vérité... (*lui prenant la main.*) Pauvre Claudine ! pauvre Claudine !

CLAUDINE.

Plaignez-moi, mais ne m'ôtez point l'espérance. Si c'est une illusion, elle me soutient et me console. J'attendrai tout du tems, des circonstances ; j'aurai l'esprit du moment, j'y ploierai mon caractère ; je caresserai l'indifférence, je flatterai une rivale redoutable, je ferai... je ferai ce que m'inspireront mon cœur et Benjamin.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE.

HONORINE.

Allons donc, père Ambroise, allons donc ; vous passez le tems à causer avec ce jeune homme, et nous n'en avons pas à perdre. Rien n'est encore prêt pour ce soir. Du soin, de l'activité, un retour de jeunesse, père Ambroise.

AMBROISE.

Ma foi, mademoiselle Honorine, je suis toujours jeune auprès de vous.

HONORINE.

Je ne crois pas aux miracles, père Ambroise.

AMBROISE.

Bien des femmes en ont fait, et ne vous valaient pas.

HONORINE.

Ces vieux militaires sont toujours aimables. On se forme au service.

AMBROISE.

On s'y déforme aussi.

HONORINE.

A l'ouvrage, à l'ouvrage ; si quelque chose manque, c'est à moi qu'on s'en prendra.

AMBROISE.

Je vous demande pardon, mademoiselle Honorine, mais il a bien fallu donner à ce jeune homme ses premières instructions.

HONORINE.

Je me charge de ce soin-là ; je serai son institutrice.

AMBROISE.

Remercie donc, Claude.

CLAUDINE, *avec embarras.*

Mademoiselle, en vérité...

HONORINE, *le contrefaisant.*

Mademoiselle... en vérité... Vous êtes trop poli, Claude ; entre camarades on se traite plus familièrement.

AMBROISE, *bas à Claudine.*

Est-ce ainsi que tu composes ton visage ? Tu ne passeras pas la journée ici.

CLAUDINE, *gaiement.*

Puisque vous le permettez je serai familier, très-familier, je vous en réponds.

HONORINE, *minaudant.*

Jusqu'à un certain point cependant...

CLAUDINE.

Ne craignez rien ; je m'arrêterai à propos.

AMBROISE, *bas à Claudine.*

A la bonne heure ; voilà le ton qui convient.

HONORINE, *à Ambroise.*

Voyez s'il finira. Ce cher homme aime à parler ! il aime à parler !...

AMBROISE.

Il faut bien qu'il me reste quelque chose. Vous êtes née vingt ans trop tard, mademoiselle Honorine.

HONORINE.

Pas du tout, monsieur Ambroise, je ne suis pas née trop tard ; c'est vous qui êtes né trop tôt.

AMBROISE.

Cela revient au même.

HONORINE.

Pour vous ; mais pour moi ? Partez, vous dis-je, partez.

AMBROISE, *sortant.*

J'aurai du moins près de vous un mérite que les années ne m'ôteront jamais.

HONORINE.

Lequel ?

[redacted]

AMBROISE.

Celui de ne pas être importun.

HONORINE, *riant.*

Je le crois.

SCENE III.

CLAUDINE, HONORINE.

HONORINE.

Il est galant votre parrain.

CLAUDINE.

Vous n'en devez pas être étonnée.

HONORINE.

Cela ne m'étonne pas du tout ; c'est assez l'habitude de tous les hommes qui me connaissent.

CLAUDINE.

Ah ! vous y êtes accoutumée.

HONORINE.

Très-accoutumée, j'en conviens.

CLAUDINE.

Ainsi cela vous flatte peu ?

HONORINE.

Au contraire : il est toujours flatteur de plaire, même à celui qu'on ne veut pas aimer.

CLAUDINE.

Mais c'est de la coquetterie cela.

HONORINE.

Il en faut pour mener les hommes.

CLAUDINE.

J'entends ; l'amour n'est pour vous qu'un simple amusement.

HONORINE.

Les dupes seules en font une affaire sérieuse.

CLAUDINE.

Je connais bien des dupes.

HONORINE.

Et moi aussi ; voilà pourquoi j'ai grand soin de ne pas l'être.

CLAUDINE, *cherchant à la pénétrer.*

Madame Dernetti pense-t-elle comme vous ?

HONORINE.

Je l'ai prise pour modèle.

CLAUDINE.

Ainsi, elle ne tient à mon maître que par une sensation agréable, mais légère.

HONORINE.

Je ne sais pas précisément à quel degré est son amour; mais fidèle à son système, elle badine le sentiment, elle rit d'un soupir, elle résiste pour enflammer davantage, elle évite pour attirer; elle s'arrête enfin, car il faut bien finir par là. Quand les grâces fuient devant l'amour, c'est toujours pour se laisser prendre.

CLAUDINE.

Vous ne me donnez pas une haute idée de votre maîtresse.

HONORINE.

Soyez tranquille; madame vaut bien monsieur.

CLAUDINE.

Je conclus de tout ceci que nos maîtres ne se conviennent pas du tout.

HONORINE.

Ce ne sont pas de nos affaires.

CLAUDINE.

Non, ils ne se conviennent pas; il faut rompre cette liaison; absolument il le faut.

HONORINE.

Comme il décide! comme il tranche ce petit Claude!

CLAUDINE.

Entendons-nous pour cela, ma chère Honorine.

HONORINE, *souriant, à part.*

Ma chère Honorine! cela promet.

CLAUDINE.

Unissons nos efforts; détournons-les tous deux d'un penchant qui ferait le malheur de leur vie.

HONORINE.

Ce serait, je crois, le parti le plus sage; mais la sagesse a tort quand le cœur a parlé. Dire du mal à une femme de l'amant en faveur, c'est bien le moyen de se faire écouter vraiment! Et vous, croyez-vous réussir auprès de votre maître en attaquant ses goûts, en lui parlant raison? Prétendez-vous, avec vos dix-huit ans et votre jolie figure vous ériger en Caton? Mon cher ami, j'ai promis à votre parrain de faire votre éducation; je vois que je vous suis nécessaire, et je tiendrai ma parole.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bonne assurément.

HONORINE.

Oh! je ne ferai rien que pour moi; j'ai certains petits projets...

CLAUDINE, *souriant.*

Auxquels je vous conseil de renoncer.

HONORINE.

Vos yeux me disent le contraire.

CLAUDINE.

Mes yeux vous trompent.

HONORINE.

Oh ! je les en défie ; je me connais en hommes.

CLAUDINE.

Je le vois bien.

HONORINE.

Vous manquez d'usage du monde ; cela viendra.

CLAUDINE.

Croyez-vous ?

HONORINE.

Je vous en réponds : vous avez de l'esprit, beaucoup d'esprit même pour un Savoyard.

CLAUDINE.

Vous me flattez.

HONORINE.

En trois ou quatre leçons je ferai de vous un petit homme accompli. Je retourne près de madame : il faut quelquefois sacrifier ses plaisirs à son devoir. Nous nous reverrons dans le courant de la journée. Adieu, Claude, adieu , mon bon ami.

SCENE IV.

CLAUDINE, *seule.*

Je ne puis rien attendre d'un semblable caractère : légère, inconsidérée, Honorine ne compatira pas à des peines qu'elle ne peut éprouver. Cachons-lui donc un mystère dont elle abuserait, sans méchanceté peut-être, mais dont l'abus me perdrait sans retour.

SCENE V.

BELTON, CLAUDINE.

BELTON, *très-gaiement.*

Ah ! te voilà, Claude.

CLAUDINE, *poussant un cri de joie et de surprise.*

Ah !

BELTON.

Je suis bien aise de te rencontrer ; j'ai un besoin de parler, d'être entendu... d'avoir quelqu'un qui me réponde... il ne suffit pas d'être heureux, il faut trouver à qui le dire...De ma vie je n'ai eu de jour aussi complètement agréable que celui-ci... je suis enchanté de tout ce qui m'environne ; il n'y a pas jusqu'à ce petit Benjamin...

CLAUDINE, *vivement.*

N'est-il pas vrai qu'il est charmant ?

BELTON.

Oui, charmant, c'est le mot.

CLAUDINE, *tendrement.*

Vous l'aimerez, monsieur, vous l'aimerez.

BELTON.

Eh! comment s'en défendre ? c'est le petit être le plus aimable... il court, il s'assied, il rit, il boude, il caresse, il égratigne; et tout cela dans l'intervalle d'une seconde. Le contrarie-t-on, il se met dans une colère, mais dans une colère à faire rire aux éclats; d'un coup de pied il vient de me casser le plus joli déjeûner de porcelaine...

CLAUDINE.

Oh ! je le gronderai, monsieur, je le gronderai.

BELTON.

C'est inutile; je l'ai puni ?

CLAUDINE, *avec une sorte de crainte.*

Vous l'avez puni.

BELTON.

Je l'ai mis à même d'un tas de gimblettes, et je lui ai déclaré très-sérieusement que, s'il en laissait une, il ne casserait plus rien chez moi.

CLAUDINE.

Ah ! vous avez l'ame d'un père.

BELTON.

C'est vrai au moins. Je lui en tiendrai lieu, je te le promets.

CLAUDINE, *très-tendrement.*

Vous ferez plus; vous le serez, monsieur, vous le serez.

BELTON.

Il est certains momens où je crois l'être en effet. Ses petites mains caressent-elles mes cheveux, ses lèvres effleurent-elles mes joues, j'éprouve une douce émotion qui m'était inconnue.

CLAUDINE, *à part.*

Quel espoir vient ranimer mon cœur ! (*pendant le couplet suivant elle s'afflige par degrés.*)

BELTON.

Il me semble alors être au sein du plus heureux ménage. Madame Dernetti est à moi; c'est son fils, c'est le mien que je caresse. De mes bras il passe dans les siens; il s'échappe, nous lui sourions, nous l'appelons à la fois, et notre Benjamin, incertain, interdit, ne sait auquel se rendre. Son embarras nous amuse, ses grâces naïves nous attirent. Nous nous approchons

insensiblement, et bientôt unis tous les trois dans ces étreintes délicieuses dont l'amour seul sait connaître le prix, nous nous félicitons d'avoir doublé notre existence, nos sensations, notre bonheur.

CLAUDINE, *laissant tomber sa tête sur sa poitrine.*

Ah mon dieu ! mon dieu !

BELTON.

N'est-il pas vrai que ce tableau est enchanteur ?

CLAUDINE.

Pour vous, monsieur.

BELTON.

Et pour la mère de l'enfant chéri.

CLAUDINE.

Que le père n'a pas rejetée.

BELTON.

Il faudrait être un monstre...

CLAUDINE.

Il y a pourtant des hommes comme cela.

BELTON.

Impossible.

CLAUDINE.

J'en connais moi, monsieur..

BELTON.

En vérité, Claude ?

CLAUDINE.

Qui méprisent, qui oublient la victime infortunée...

BELTON.

De tels êtres sont une erreur de la nature...

CLAUDINE.

Qui, toujours inaccessibles à la honte, se livrent au délire de leur imagination, tracent gaiement des scènes de bonheur...

BELTON.

Tu ne sais pas ? celle-ci je vais la réaliser.

CLAUDINE, *avec effroi.*

Vous allez, dites-vous...

BELTON.

J'épouse madame Dernetti.

CLAUDINE, *s'écriant.*

Vous vous mariez !

BELTON.

Cela t'étonne ? Le mariage seul peut fixer un homme dissipé.

CLAUDINE.

S'il m'était permis de m'expliquer librement..

BELTON.

Parle, mon ami; ton esprit est vif, cultivé, et je t'avoue que je tiens à toi par un sentiment que je ne puis définir, mais qui m'attache fortement. Explique-toi, Claude, sans crainte, sans détour.

CLAUDINE.

Vous me le permettez ?

BELTON.

Je t'y engage.

CLAUDINE.

Hé bien, monsieur, les vertus domestiques n'ont de charmes que pour celle qui a été élevée dans la médiocrité et le travail.

BELTON.

Il est d'heureuses exceptions.

CLAUDINE, *se livrant davantage.*

Non, monsieur, ce n'est pas dans un état distingué qu'on trouve une femme sensible.

BELTON, *avec sévérité.*

Claude !

CLAUDINE.

La dissipation, suite ordinaire de la fortune, l'orgueil que donne la considération, les jouissances continuelles de l'amour-propre, l'indifférence qu'amène insensiblement la satiété, tout éloigne vos grandes dames des plaisirs simples et innocens. Elles plaisent, on les épouse : bientôt le prestige se dissipe; il ne reste qu'une femme frivole, dont la tête est toujours exaltée, et le cœur toujours froid, à qui l'imagination tient lieu de sentiment, l'affectation de naturel. Charmante pour tout le monde, hors pour son mari, on la rencontre par tout; lui seul ne la trouve jamais. Elle sourit avec grâce au mot le plus insignifiant; lui seul n'est jamais écouté. Le mépris ulcère son cœur; il veut s'expliquer, il parle raison; on le persiffle. Il s'emporte, on en rit; il déplore son malheur, on lui refuse jusqu'à la compassion, qui ne guérit pas les plaies de l'ame, mais qui en adoucit l'amertume.

BELTON.

Comme ce garçon pense ! comme il parle !

CLAUDINE.

Par combien de nœuds, au contraire, celle qui tient tout de son mari ne s'y attache-t-elle pas ! Elle ne peut jouir de sa fortune présente sans se rappeler son état passé. Elle ne met à son amour d'autres bornes que celles de sa reconnaissance, et sa reconnaissance n'en connaît pas. Elle voit dans un seul

homme son amant, son époux et son bienfaiteur. Quels droits il a acquis sur elle ! quel doux empire est le sien ! s'il est sans éclat qu'il a de charmes cet empire qui soumet les ames ! Convenez-en, monsieur, vous qui êtes fait pour l'apprécier et en jouir.

BELTON.

Dites-moi, Claude, qui vous en a tant appris.

CLAUDINE, *avec timidité.*

Apprend-on à sentir ?

BELTON.

On apprend à parler.

CLAUDINE.

Les mots viennent d'eux-mêmes au-devant de la pensée.

BELTON.

Claude !

CLAUDINE.

Monsieur ?

BELTON.

Mon étonnement seul m'a fait vous entendre jusqu'à la fin. Je vous conseille, à vous qui savez tant, d'apprendre encore à respecter les convenances, les affections de votre maître, à ménager sur-tout une femme que vous ne connaissez encore que par ses bienfaits, mais qui s'est acquis des droits à votre reconnaissance et à votre respect. Souvenez-vous de cette leçon, et ne me forcez pas à vous parler un langage que vous entendriez avec peine, et dont je ne me servirais qu'à regret.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DERNETTI.

(*Pendant cette scène Claudine s'approche, s'éloigne et écoute en feignant de s'occuper de ranger, etc. Elle exprime, par un jeu muet, ses alarmes, sa douleur, etc.*)

Mad. DERNETTI, *d'un petit air piqué.*

Vous êtes bien aimable, M. Belton ; depuis une grande heure on est seule, on vous attend, on vous désire. . . On vous croit à des affaires sérieuses, et on vous trouve en conversation réglée avec votre jockey !

BELTON.

Et même avec mon jockey je ne m'occupais que de vous.

Mad. DERNETTI

Eh ! que m'importe à moi que vous disiez à tout l'univers que vous m'aimez, que je vous aime ? c'est à moi seule qu'il faut le dire ; c'est moi qui veux vous le répéter. Mon cher ami,

l'amour seul sait bien entendre ; il n'est que lui pour bien répondre. Vous ne vous doutez pas de tout cela, vous ; vous ne savez rien prévoir ; il n'y a pas de ressources avec vous.

BELTON, *finement.*

Ah ! je ne sais rien prévoir! je ne conviendrai jamais de cela.

Mad. DERNETTI.

Vous en conviendrez quand il en sera tems. Je vous réserve une surprise...

BELTON.

Qui ne vaut pas celle que je vous ai ménagée.

Mad. DERNETTI.

Ah ! c'est trop fort. Hé bien ! je vais vous en convaincre. Vous avez peut-être cru, comme beaucoup d'autres qui seront ce soir chez moi, que je n'ai voulu donner une fête que pour étaler un certain faste, pour échapper à l'ennui, à la faveur de la foule et du bruit ?

BELTON.

Ah ! ce ne sont pas là vos motifs !

Mad. DERNETTI.

Non, monsieur, ce ne sont pas là mes motifs ! Le sentiment et un grain de malignité m'ont donné l'idée que je vais vous communiquer. Au moment où certaines dames fort intéressantes se permettent près de vous ces jolis petits riens inintelligibles pour tant de gens, mais que vous savez si bien entendre, où certains messieurs, très-complettement ennuyeux, m'excèdent le plus tendrement du monde, je me lève, et je dis, avec une dignité comique : « Le moyen le plus simple et le plus » gai de faire une confidence à ses amis c'est de les réunir à » table. Je vous déclare donc ici, avec une satisfaction que » vous allez partager, qu'au premier jour j'épouse Belton, que » j'aime de tout mon cœur, parce qu'il est fort aimable. Félicitez-moi ; embrassons-nous, et passons dans la salle du » bal. » Je m'amuse intérieurement de l'embarras de ces dames ; vous jouissez du dépit de vos rivaux : nous nous regardons, nous nous entendons ; nous sommes contens l'un de l'autre, et tout cela ne vous a coûté ni adresse, ni prévoyance.

BELTON.

C'est quelque chose que cela, il faut que j'en convienne.

Mad. DERNETTI.

Ah ! vous en convenez !

BELTON.

Oui, j'aime à vous rendre justice. Cependant votre prévoyance pouvait aller plus loin. Au reste, j'ai prévu pour vous, et cela revient au même.

Mad. DERNETTI.

Voyons ce qu'a produit votre féconde imagination.

BELTON.

A l'instant où l'on ne respire que le plaisir, où il anime tous les yeux, où une douce chaleur colore toutes les joues de l'incarnat du désir; à l'instant enfin où l'on ne danse plus pour les autres, mais pour soi, je fends la presse, je parais au milieu du cercle tracé par l'amour et la folie. On s'arrête, on s'étonne à l'aspect de l'homme noir que je conduis par la main. et dont rien n'altère l'extérieur sérieux, maniéré et important. Cet homme, madame, est un notaire.

Mad. DERNETTI.

Ah! ah!

BELTON.

Je pique la curiosité, j'éveille l'attention. On se presse, on nous entoure; je prends la parole à mon tour, et je dis, avec une dignité tragique : « Mesdames et messieurs, madame » Dernetti vous a fait part de son mariage; moi je vous in» vite à signer au contrat. Cela vous fatiguera moins qu'une » anglaise, et sera bien aussi agréable. » L'un arrache le parchemin, l'autre saisit une plume, un troisième court après l'écritoire. En cinq minutes soixante personnes ont signé, et vous aussi, madame, sans réflexion et sans lire. Vous savez que l'amour a rédigé les articles, et il n'est pas spéculateur.

Mad. DERNETTI.

C'est quelque chose que cela.

BELTON.

Ah! vous en convenez.

Mad. DERNETTI.

Oui, j'aime à vous rendre justice.

BELTON.

Voyons la suite.

Mad. DERNETTI.

Ah! il y a une suite!

BELTON.

Mon chapelain est prêt, il nous attend où vous savez, à quatre pas d'ici. Je dis un mot, je pars comme l'éclair; on vous entraîne, et vous êtes toute étonnée d'être ma femme, sans que cela vous ait coûté ni adresse, ni prévoyance.

Mad. DERNETTI.

Ah! par exemple, ce tour-là est un peu gai.

BELTON.

Je crois qu'il vaut bien tous les vôtres.

Mad. DERNETTI.

Je suis vaincue, il faut que je l'avoue; mais je me venge-

rai. Vous allez être mon mari; c'est là que je vous attends.

BELTON.

Un mari toujours sensible, toujours délicat, toujours empressé, n'a jamais rien à craindre.

Mad. DERNETTI.

Mon cher ami, voilà la véritable recette; tâchez de vous en souvenir.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE.

HONORINE.

Madame, votre marchande de modes.

BELTON.

Ah! voyons l'ajustement de noces.

Mad. DERNETTI.

J'avoue encore que je n'en avais pas prévu l'usage.

BELTON.

Oh! j'ai prévu bien autre chose, et pour peu que cela vous plaise...

Mad. DERNETTI, *riant et sortant avec Belton.*

Non, non, je ne suis pas fâchée qu'il me reste quelque chose à prévoir.

SCENE VIII.

CLAUDINE, HONORINE.

CLAUDINE, *dans le plus grand désordre.*

C'en est donc fait! cette nuit rompt à jamais tous les nœuds... Infortunée!

HONORINE, *un peu derrière.*

Ah, mon dieu! qu'a-t-il donc, ce cher enfant?

CLAUDINE.

Cruelle Dernetti!

HONORINE.

Il se plaint de madame.

CLAUDINE.

Mon courage m'abandonne. Que répondre? que faire?... Je fuirai... oui, je fuirai; je ne serai pas témoin de ce fatal mariage... Dernetti!... Belton!

HONORINE.

C'est un amant déguisé. Ah, M. Ambroise!

CLAUDINE, *avec force.*

Que dis-je? il n'est pas fait ce mariage!.. il ne l'est pas!.. on peut le rompre... je le romprai. Un infortuné qui se noie saisit tout d'une main désespérée, tout, jusqu'à la vague qui va le submerger.

HONORINE.

Et moi qui, modestement, avais des vues sur lui !

CLAUDINE.

Je vais trouver Belton : je me nomme, je me déclare... Non, je ne le verrai pas. Dominé par ses passions, entraîné par son amour, est-il en état de m'entendre ? C'est à madame Dernetti que je peindrai mon état, mon désespoir. Elle est femme; elle doit être délicate et sensible ; elle aura pitié de moi.

HONORINE.

J'en doute un peu.

CLAUDINE.

Oui, c'est le seul parti auquel je puisse m'arrêter, et je vais à l'instant... (*elle va pour sortir et apperçoit Honorine.*) Ah ! c'est vous, mademoiselle Honorine... Je vous en prie, je vous en supplie, que je voie madame, que je la voie ; il le faut.

HONORINE.

Si vous aviez agi selon les règles, si vous vous étiez confié à moi, je vous aurais averti des difficultés.

CLAUDINE.

Eh ! je les connais toutes ; je sais trop que je n'ai plus rien à redouter... Allez, allez donc ; chaque minute est un siècle, qui ajoute à l'horreur de ma situation.

HONORINE.

Puisque monsieur me l'ordonne...

CLAUDINE.

Ai-je des ordres à donner ? un peu de complaisance, voilà tout ce que j'espère, tout ce que j'ose attendre de vous.

HONORINE, *à part.*

Par quelle fatalité ne s'attache-t-on jamais à l'objet à qui l'on sait plaire ? S'il m'avait aimée moi...

CLAUDINE.

Eh ! par grâce, Honorine...

HONORINE.

J'y vais, monsieur, j'y vais.

SCENE IX.

CLAUDINE, *seule.*

Elle va venir, elle va me connaître. . . me pardonnera-t-elle d'oser aimer Belton, de me déclarer sa rivale ?... Si cet aveu, loin de la toucher, revoltait son orgueil ; si un éclat humiliant était le seul fruit d'une démarche... Ah, Benjamin ! Benjamin ! je m'exposerai à tout ; ton intérêt, mon devoir me l'ordonnent, et je dois n'écouter qu'eux. On vient... je tremble ; mes genoux ploient... je ne me soutiens plus.

SCENE X.

HONORINE, CLAUDINE, Mad. DERNETTI, *dans le fond.*

Mad. DERNETTI.

Et c'est à moi qu'il veut parler? cela me paraît étonnant.

HONORINE.

Son trouble, le désordre de ses idées, annoncent une confidence qui pourra vous amuser.

Mad. DERNETTI.

Il suffit; laisse-nous.

SCENE XI.

CLAUDINE, Mad. DERNETTI, *s'approchant.*

Mad. DERNETTI.

Claude, vous avez, dit-on, quelque chose d'important à me confier?

CLAUDINE.

Oui, madame, j'ai voulu vous voir, vous parler, vous confier mes peines; je l'ai demandé avec ardeur... maintenant les mots expirent sur mes lèvres... je ne puis...

Mad. DERNETTI, *affectueusement.*

Qu'avez-vous, mon ami? quels peuvent être vos chagrins?

CLAUDINE.

Des chagrins! ah! oui, j'en ai!... faut-il vous les faire partager?...

Mad. DERNETTI.

Vous m'étonnez, Claude. Que peut-il y avoir de commun entre nous?

CLAUDINE.

Vous voyez ma timidité, mes alarmes... daignez me rassurer. Arrachez-le-moi ce malheureux secret qui me fatigue, qui m'oppresse, et qui ne peut s'échapper.

Mad. DERNETTI, *avec réserve.*

Je n'imagine pas, Claude, que vous puissiez me rien dire qui soit indigne de moi.

CLAUDINE.

Hélas! puis-je offenser personne? c'est moi qui fus outragée, et c'est moi qui suis punie. Cet enfant.. ce malheureux enfant..

Mad. DERNETTI.

Poursuivez, mon ami.

CLAUDINE.

Cet enfant... ah, madame!

Mad. DERNETTI.

Hé bien, cet enfant?

CLAUDINE.

Un étranger traverse notre village : il trouve à l'écart une pauvre fille qui, pour son malheur, avait quelque beauté ; elle ne soupçonnait pas qu'il existât des vices, et cet homme, abusant de son innocence, la laissa en proie aux regrets qui suivirent un crime dont elle ne fut pas même la complice.

Mad. DERNETTI, *d'un ton pénétré et impatient.*

Achevez, achevez donc.

CLAUDINE.

Elle devint mère. Son respectable père rougit pour la première fois ; il ne put accoutumer ses yeux à des objets qui sans cesse lui rappelaient sa honte. Il chassa sa malheureuse fille, qui traîna dans les montagnes son enfant, sa misère et son désespoir.

Mad. DERNETTI, *en désordre.*

Mais le père... le père de l'enfant ?... c'est de lui qu'il faut m'entretenir.

CLAUDINE.

Tout entier à d'autres amours, il oublie son fils et sa déplorable mère. Cette nuit il élève entr'eux et lui une insurmontable barrière.

Mad. DERNETTI, *s'écriant.*

Belton est le coupable !

CLAUDINE, *tombant à ses genoux.*

Et voilà sa victime.

Mad. DERNETTI.

Cruelle fille ! que m'avez-vous appris ! (*très-froidement.*) Mademoiselle, votre situation me touche ; cependant je ne vois pas ce que je puis faire pour vous.

CLAUDINE, *tristement.*

Vous ne le voyez pas ?

Mad. DERNETTI.

Parlez, mademoiselle, que me demandez-vous ?

CLAUDINE.

Tout, madame, tout. Hélas ! je n'ai pour vous toucher que l'excès du malheur. Jugez de l'horreur de mon sort par l'état humiliant où je ne crains pas de m'abaisser ! C'est la mère de Benjamin qui embrasse les genoux de celle qui va lui ravir son père, qui est réduite à implorer sa générosité, sa protection.. Ne condamnez pas mon enfant à une éternelle proscription ; délivrez-nous tous deux du poids de l'infamie ; entendez ma voix suppliante ; que ce ne soit pas en vain que j'aie rougi devant vous. Ne me repoussez pas, madame, ne me repoussez pas. Il est là-haut un être qui compte les larmes de l'innocence, et qui bénit celui qui les essuie.

Mad. DERNETTI, *la relevant.*

Levez-vous, levez-vous donc, mademoiselle. (*après un tems.*) Vous m'embarrassez beaucoup... je ne sais que vous répondre... je voudrais, je ne puis... (*très-vivement.*) Mais par quelle singularité m'avoir choisie pour un aveu de cette espèce? Voilà ce qui ne s'est jamais vu, et il faut que cela m'arrive à moi! Votre confidence ne me flatte pas du tout, mademoiselle; elle est déplacée, pénible, inconcevable.

CLAUDINE.

Je souffre, madame, vous le voyez, et vous ne prononcez pas!

Mad. DERNETTI.

Je souffre aussi, mademoiselle. Croyez-vous que je vous aie entendue de sang-froid? Mais enfin que pouvez-vous raisonnablement attendre de moi? dois-je me punir d'une faute qui m'est tout à fait étrangère? D'ailleurs, dépend-il de moi de ramener à vous un homme (*adoucissant le ton.*) qui paraît vous avoir oubliée, qui m'aime, qui m'est cher, et avec qui je ne romprai pas, parce que vous avez à vous en plaindre?

CLAUDINE.

Ainsi donc personne ne répond au cri de ma douleur! Les cœurs se ferment, me rejettent!.. La mort, la mort, voilà ce qui me reste!

Mad. DERNETTI.

Elle m'accuse maintenant; tout ceci est bien extraordinaire. Dites-moi, fille injuste, que me reprochez-vous? vous traité-je avec dureté? douté-je de votre candeur? soupçonné-je un récit dont vous seule attestez la vérité? Je vous plains, je partage votre peine, je ferai tout pour l'adoucir; mais je ne puis renoncer à Belton; le sacrifice est au-dessus de mes forces; je ne vous le dois point, il serait absurde de l'exiger, il est même indécent de me presser ainsi. (*Claudine se trouve mal; madame Dernetti court à elle.*) Mademoiselle... mademoiselle... et personne pour la secourir! ma bonne amie, reprenez vos sens, revenez à vous... je n'ai pas voulu vous affliger davantage; s'il m'est échappé quelque chose... (*elle cherche dans ses poches.*) Et je n'ai pas mon flacon!.. au contraire je dois l'avoir... (*elle cherche encore.*) Eh non, je ne l'ai pas... En honneur je ne sais plus à mon tour ce que je fais, ni ce que je dis. (*elle appelle.*) Honorine, Honorine.

SCENE XII.

LES PRÉCEDENS, HONORINE.

Mad. DERNETTI.

Eh! venez donc, mademoiselle. J'appelle, je m'écrie, et vous n'entendez rien.

HONORINE.

Qu'avez-vous donc, madame ?

Mad. DERNETTI, *montrant Claudine.*

Ce que j'ai ! ne le voyez-vous pas ?

HONORINE, *soulevant Claudine.*

Je vais le conduire chez son maître.

Mad. DERNETTI.

Chez son maître ! Non, mademoiselle, vous ne le conduirez pas chez son maître ; (*à part.*) je ne veux pas qu'elle rentre là.

HONORINE.

Donnez-moi du moins vos ordres, madame. Où le conduirai-je donc ?

Mad. DERNETTI.

Par-tout, excepté là. Dans votre chambre si vous voulez.

HONORINE, *souriant.*

Dans ma chambre, madame ?

Mad. DERNETTI.

Dans la vôtre, dans la mienne, qu'importe ?

HONORINE.

Dans la mienne, puisque cela est indifférent.

Mad. DERNETTI.

A la bonne heure.

HONORINE.

Ses grands yeux se r'ouvrent, il reprend ses sens. Comme cet air de langueur lui va bien ! voyez-le donc, madame.

Mad. DERNETTI.

L'observation est heureuse... voyez si elle finira! Cette fille est d'une mal-adresse ! Sortez ; sortez donc, je le veux, je vous l'ordonne.

SCENE XIII.

Mad. DERNETTI, *seule.*

Quel fâcheux incident ! quelle position est la mienne ! au moment même où je touche au bonheur le sort me trouve une rivale je ne sais où ; elle entre ici je ne sais comment ; et je m'alarme je ne sais pourquoi, car elle ne peut être à craindre ; et s'il fallait juger les hommes sur certains écarts de jeunesse... L'occasion, d'ailleurs, se présente quelquefois si naturellement, qu'en vérité on ne peut leur faire un crime.. Cette fille cependant ne paraît pas méprisable. Son air, son langage, sa douceur ont un caractère... Ce M. Belton avait bien affaire de courir les montagnes de la Savoie !... Voilà comme ils sont tous, parlant sans cesse d'aimer, et ne connaissant que le plaisir ; sans reconnaissance, sans humanité,

sacrifiant la femme qu'ils ont trompée à celle qu'ils veulent tromper encore ; promettant le bonheur, et ne faisant que des victimes. Par combien de bassesses, de mensonges ils arrivent à une vieillesse prématurée, qu'empoisonne le mépris, que poursuit le remords!... Tout cela est bien beau, bien vrai, ces réflexions sont sublimes ; mais elles ne décident rien, et il faut prendre un parti.

SCENE XIV.

Mad. DERNETTI, HONORINE.

HONORINE.

Madame appelle?

Mad. DERNETTI.

Non, madame n'appelle pas.

HONORINE.

Madame paraît inquiète.

Mad. DERNETTI.

De quoi vous mêlez-vous?

HONORINE.

Si madame voulait me dire...

Mad. DERNETTI.

Si mademoiselle voulait se taire. Quelle fureur avez-vous donc de vouloir me pénétrer malgré moi? Envoyez-moi Ambroise; envoyez-le-moi à l'instant. C'est un homme droit; je veux l'interroger. Et vous, mademoiselle, gardez le silence le plus absolu et sur vos conjectures, et sur les conséquences que vous ne manquerez pas d'en tirer.

SCENE XV.

HONORINE, *seule*.

Elle a de l'humeur, beaucoup d'humeur. Le prétendu Claude s'est déclaré; voilà ce que je conjecture : il a déplu ; voilà ma conséquence. Cependant on est préoccupée, irrésolue, et rien de si aisé que de se défaire d'un importun. D'ailleurs, on veut interroger Ambroise... Il y a quelque chose... il y a quelque chose. Voilà ce que je grille de savoir, ce que j'ignore, et ce qui est humiliant, désespérant, diabolique. Exécutons les ordres de madame : amenons-lui Ambroise. On ne me renverra pas, je l'espère. D'ailleurs, j'entends fort bien par le trou de la serrure, et ce sera mon pis-aller.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HONORINE, *seule.*

Je ne reviens pas de ma surprise ! Ce petit Claude, si joli, si séduisant, que j'étais si disposée à aimer, que j'aimais peut-être déjà, dont j'ai envié un moment la conquête à madame, ce petit Claude n'est plus qu'une jeune fille bien intéressante et bien malheureuse, que le trop aimable Belton a trompée comme cent autres. Et je n'ai pas deviné cela ! et le bonhomme Ambroise a mis en défaut ma pénétration ! s'est joué de ma crédulité ! Il n'est pas possible d'être plus complètement dupe de soi-même et des autres.

SCENE II.

AMBROISE, HONORINE.

AMBROISE.

Que je suis aise de vous rencontrer, mademoiselle Honorine!

HONORINE, *d'un air piqué.*

Vous n'y gagnerez pourtant rien, monsieur Ambroise.

AMBROISE.

Quoi ! refuserez-vous de m'instruire des desseins de madame sur notre pauvre Claudine ?

HONORINE.

Vous instruire ! vous adresser à moi, dont vous vous êtes éloigné avec affectation, que vous n'avez pas jugée digne de votre confiance ! Vous êtes perdu dans mon esprit, mais perdu sans retour.

AMBROISE.

Pouvais-je vous confier un secret qui n'était pas le mien, demander vos bons offices dans une entreprise que je condamnais, et dont j'aurais voulu détourner cette infortunée ? Mademoiselle Honorine, ne vous jouez pas de mon inquiétude ; rassurez-moi sur le sort de cette enfant. Je vous ai laissée avec madame ; qu'a-t-elle fait ? qu'a-t-elle dit ? qu'a-t-elle résolu ? Répondez-moi, de grâce, répondez-moi.

HONORINE.

Ce cher Ambroise ! Dissipez vos alarmes : une femme enjouée, sensible et généreuse concevoir une méchanceté, et la consommer froidement ! Cela ne se peut pas. Claudine n'a rien à craindre.

AMBROISE.

Je ne sais, mademoiselle Honorine; mais je ne suis pas sans inquiétude. Madame écoutait mon récit avec bonté; elle paraissait touchée, lorsqu'un sentiment contraire a paru l'agiter... Elle se lève, me fait retirer...

HONORINE.

Et se promène à grands pas dans son appartement. Elle s'assied, se lève encore, s'arrête devant une glace, se regarde avec complaisance, et dit à demi-voix : oui, je le fixerais si un tel homme se fixait jamais. Un soupir allait s'échapper; elle voit que je l'observe, et se met à se son piano : l'instrument est sourd, discord, deux ou trois morceaux sont détestables. On essaie des pastels : la main est pesante; on efface, on recommence, on déchire, et les crayons volent en éclats. Enfin, on s'aperçoit qu'on fait l'enfant; on en convient de bonne foi; un sourire annonce le calme, et on me fait la grâce de m'adresser la parole. On conçoit d'abord mille projets extravagans, inexécutables; on réfléchit ensuite, et on s'arrête à celui-ci : nous avons dans les vallées du Piémont une jolie habitation et quelques arpens; Claudine en aura la propriété; mais elle partira sans voir Belton, et sans espoir de le revoir jamais.

AMBROISE.

Non, mademoiselle, non. Claudine est malheureuse; elle n'est pas méprisable, et personne n'a le droit de l'avilir. Qui osera mettre un prix à son honneur, et se flatter de le lui faire recevoir? Tant que je lui resterai elle ne sera à la merci de personne. Qu'on me la rende, qu'on me la rende à l'*instant*. Je l'arrache de cet hôtel, je la conduis hors de la ville, je lui donne tout ce que je possède au monde, et je me repose sur l'active et bienfaisante providence du soin de la soutenir et de la consoler.

HONORINE.

Plaisanterie à part, voilà de la véritable grandeur : l'entourage n'est quelque chose que quand l'individu n'est rien. J'entends quelqu'un; c'est madame sans doute. Laissez-moi; je vais lui parler encore, et vous pouvez tout attendre de l'intérêt que vous m'inspirez.

AMBROISE.

Veillez, mademoiselle Honorine, veillez exactement sur cette triste victime; instruisez-moi des moindres détails; et surtout que personne ici n'oublie que je représente son malheureux et respectable père, et que j'ai seul le droit de prononcer sur son sort.

SCENE III.

HONORINE, Mad. DERNETTI.

HONORINE, *voyant venir madame Dernetti.*

Son air est tranquille, enjoué même. Voilà l'état où elle doit être pour m'entendre. Madame paraît remise.

Mad. DERNETTI.

Mais je le crois.

HONORINE.

Il était difficile de se défendre d'un moment d'humeur.....

Mad. DERNETTI.

Et cela fait un mal, mais un mal !...

HONORINE.

Qui dure peu quand on a de la raison.

Mad. DERNETTI.

On pardonne un moment d'erreur, de faiblesse...

HONORINE.

Sans doute ; ces messieurs sont faits ainsi.

Mad. DERNETTI.

Mais se faire un jeu de la séduction, de la perfidie! ériger les vices du cœur en principes ! perdre sans pitié un enfant de quatorze ans !...

HONORINE.

Oh ! c'est affreux.

Mad. DERNERTTI.

A propos, et Claudine ?

HONORINE.

Elle se dispose à partir.

Mad. DERNETTI.

A-t-elle paru satisfaite de mes arrangemens ?

HONORINE.

Elle n'a pas répondu, madame ; elle a pleuré.

Mad. DERNETTI.

Mais c'est répondre...

HONORINE.

Sans rien dire. Des pleurs marquent également la surprise, la joie, la tristesse ; c'est tout ce qu'on veut que des pleurs. D'ailleurs, madame s'inquiète peu que ses ordres flattent ou non.

M. DERNETTI.

Pas du tout, Honorine ; je voudrais la savoir heureuse : elle est vraiment à plaindre cette fille-là.

HONORINE.

Mais, madame, je fais un raisonnement...

Mad. DERNETTI.

Tu raisonnes donc ?

HONORINE.

Rarement; cela fatigue : mais que ne fait-on pas pour vous !

Mad. DERNETTI.

Hé bien, ce raisonnement...

HONORINE.

Si un penchant décidé eût uni Belton à Claudine, si l'on avait à craindre qu'il reprît ses premiers fers, il serait prudent de les séparer pour jamais. Mais si le premier minois fripon a le droit de lui tourner la tête, si la fantaisie, le caprice l'entraînent sans cesse vers des objets nouveaux, si l'habitude lui fait un besoin de l'inconstance, qu'aurez-vous gagné en éloignant cette fille ? il trouvera mille Claudine dans Turin, et vous n'exilerez pas toute la ville.

Mad. DERNETTI.

Tu as raison.

HONORINE.

Il a déjà eu ici quelques petites aventures...

Mad. DERNETTI.

Je le sais, et tout cela est effrayant.

HONORINE.

Dans le fait c'est une terrible chose que le mariage !

Mad. DERNETTI.

Tous les dangers sont pour nous.

HONORINE.

Un homme ne risque rien...

Mad. DERNETTI.

Que de faire le malheur de sa femme...

HONORINE.

Qui a bien, à la vérité, certains petits moyens de consolation...

Mad. DERNETTI.

Honorine !

HONORINE.

Mais qui ne s'en sert jamais ; c'est convenu. Ainsi, une femme, jeune, aimable, sensible, que néglige un époux volage, est absolument sans ressources. Se plaint-elle...

Mad. DERNETTI.

Il l'évite...

HONORINE.

Et la voilà seule avec sa vertu...

Mad. DERNETTI.

Qui fait supporter bien des choses...

HONORINE.

Mais qui n'a rien de bien amusant.

Mad. DERNETTI.

C'est pourtant là le sort de la plupart des femmes.

HONORINE.

Il serait dur d'en augmenter le nombre. Au reste, quand on a prévu le danger il est facile de s'y soustraire.

Mad. DERNETTI.

Quand on n'aime pas.

HONORINE, *vivement*.

Vous êtes sauvée.

Mad. DERNETTI.

Tu prétends...

HONORINE.

Non, madame, vous ne l'aimez pas; vous avez desiré la conquête d'un homme à la mode qui ne devait pas vous échapper. Quelques agrémens personnels, un caractère facile, des attentions flatteuses, certains rapports d'esprit et de goût, ces entretiens si vifs, si variés, ces tableaux piquans, enfans d'une aimable folie, mais étrangers au sentiment, tout cela vous a plu, vous a amusée un moment. Votre imagination brillante a paré l'illusion des formes de la vérité. Que vous dirai-je enfin ? vous avez cru vous aimer ; vous vous êtes trompés l'un et l'autre. Cela est si vrai, qu'en ce moment même votre cœur n'est pour rien dans les combats que vous vous livrez : ce n'est pas lui qui souffre ; l'amour-propre seul est affecté. Le regret de n'avoir adopté qu'une chimère ; le désagrément d'en convenir ; la crainte, l'embarras d'une rupture, voilà ce qui vous agite. Mais de l'amour, si vous en avez, vous en avez si peu, si peu, qu'en honneur ce n'est pas la peine d'en parler.

Mad. DERNETTI.

Tu es bien sûre de cela, Honorine ?

HONORINE.

Oh ! très-sûre, madame ; je vois mieux que vous dans votre cœur. Vous avez du caractère, et sans effort, sans faiblesse vous remercierez Belton avec cette gaieté, cette amabilité qui vous caractérisent.

Mad. DERNETTI.

Quoi ! si brusquement ? sans réfléchir, sans attendre...

HONORINE.

Qu'il n'y ait plus de remède ? On vous épouse ce soir, et

vous gémirez demain. Non, madame, vous ne vous sacrifierez pas au plaisir de faire un ingrat ; vous conserverez votre repos et votre liberté. La société vous réclame ; continuez d'en faire l'ornement et les délices : vivez pour vous et pour ceux qui vous savent bon gré de vouloir bien être charmante.

Mad. DERNETTI.

Rompre avec Belton ! c'est d'une bizarrerie, d'une extravagance...

HONORINE.

L'épouser serait d'une témérité, d'une déraison...

Mad. DERNETTI.

Mais le ridicule ?

HONORINE.

On s'en moque.

Mad. DERNETTI.

La malignité ?

HONORINE.

On la brave.

Mad. DERNETTI.

Le monde ?

HONORINE.

Est un sot.

Mad. DERNETTI.

Qu'il faut ménager...

HONORINE.

Quand on lui fait l'honneur de le craindre ; avec un peu d'esprit on en fait ce qu'on veut. Voici Belton.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BELTON.

Mad. DERNETTI.

Il est vraiment bien cet homme-là.

HONORINE.

Où serait le mérite de désoler un magot ?

BELTON, *s'approchant.*

Une conférence secrète !

Mad. DERNETTI.

Honorine, il me vient une idée.

HONORINE.

Il faut la suivre, madame.

Mad. DERNETTI, *après lui avoir parlé bas.*

Enfin, une mise élégante, mais simple.

HONORINE.

Je vous devine : charmant ! délicieux !

Mad. DERNETTI.

N'est-il pas vrai ? Va donc, va.

BELTON.

Comment donc ! du mystère ?

HONORINE, *sortant.*

Pas d'impatience, on ne vous fera pas languir.

SCENE V.

Mad. DERNETTI, BELTON.

BELTON.

Du mystère deux heures avant la noce ?

Mad. DERNETTI.

Cela vous étonne ?

BELTON.

Et me pique.

Mad. DERNETTI.

Que voulez-vous, les femmes sont comme cela. Oh ! elles ont des défauts cruels !

BELTON.

Et vous en convenez ? vous êtes modeste.

Mad. DERNETTI.

Vous ne l'auriez pas cru ?

BELTON.

Je l'avoue. Il est des femmes à qui un peu de vanité sied tant ! à qui elle est si pardonnable !

Mad. DERNETTI.

Moi je ne me pardonne rien ; j'ai un défaut capital, et j'en conviens de bonne foi.

BELTON.

Ah ! ah !

Mad. DERNETTI.

Quoi ! vous n'avez pas remarqué ma légèreté, mon inconséquence ? Jamais je ne suis d'accord avec moi-même, jamais je ne sais ce que je veux.

BELTON.

Savez-vous que vous m'inquiéteriez si j'étais moins sûr de vous ?

Mad. DERNETTI.

Savez-vous que je tremblerais si je comptais moins sur votre indulgence ?

BELTON.

Ah, bon dieu ! ceci devient sérieux.

Mad. DERNETTI.

Beaucoup plus que vous ne pensez. Je croyais vous aimer.

BELTON.

Moi je vous en réponds.

Mad. DERNETTI.

Je me flattais de posséder votre cœur.

BELTON.

Il est tout à vous.

Mad. DERNETTI.

Pas du tout. Nous n'avons fait qu'un rêve agréable : l'instant du réveil est venu, et le charme s'évanouit.

BELTON.

Voilà la lubie la mieux conditionnée..

Mad. DERNETTI.

Tout comme il vous plaira.

BELTON.

Enfin, femme capricieuse et charmante, où voulez-vous en venir ?

Mad. DERNETTI.

A une conséquence toute simple : le mariage est une affaire beaucoup trop sérieuse pour nous, et nous resterons où nous en sommes, si vous voulez bien le permettre.

BELTON, *piqué.*

Par exemple, madame...

Mad. DERNETTI.

Non, nous ne nous convenons pas du tout. D'ailleurs, mon cher ami, je sais de vos nouvelles.

BELTON.

Quoi ! des liaisons sans conséquence, de pures bagatelles vous paraissent...

Mad. DERNETTI.

Des bagatelles ! l'expression est heureuse. Ah ! un voyageur voit les choses en grand, et ne s'arrête pas aux détails.

BELTON.

Un voyageur !

Mad. DERNETTI, *le fixant.*

Rien n'est plus dangereux que la manie des voyages ; elle isole, elle flétrit le cœur : l'habitude de ne voir que des objets nouveaux fait qu'insensiblement on se détache de tout.

BELTON.

Vous pourriez bien avoir raison !

Mad. DERNETTI.

On passe, on s'inquiète peu de ce qu'on laisse après soi. S'occupe-t-on à cinquante lieues de ceux qu'on a condamnés aux

larmes, au désespoir? On s'étourdit sur le mal qu'on a fait; on l'oublie. Ceux qui souffrent ne l'oublient pas.

BELTON.

Je ne crois pas avoir à me reprocher...

Mad. DERNETTI.

Vous ne le croyez pas! et votre voyage aux Glaciers? et la vallée de Chamoui? et le Montanverd?

BELTON, *avec timidité*, *cherchant à la pénétrer.*

Le Montanverd....

Mad. DERNETTI.

Vous le connaissez le Montanverd?

BELTON, *baissant les yeux*, *et balbutiant.*

Oui, madame, j'y ai passé.

Mad. DERNEETTI.

Vous vous en souvenez?

BELTON.

Je m'en souviens.

Mad. DERNETTI.

Et votre cœur ne vous fait pas des reproches!

BELTON.

De grâce, épargnez-moi.

Mad. DERNETTI.

La ruine de cette enfant n'est-elle à vos yeux qu'une chose sans conséquence, qu'une pure bagatelle? sa jeunesse, son innocence, ne devaient-elles pas vous la rendre respectable? vous en êtes-vous depuis occupé un moment? vous êtes-vous informé de son sort? avez-vous même pensé aux maux incalculables que vous avez accumulés sur sa tête?

BELTON, *avec timidité.*

Elle est en effet malheureuse?

Mad. DERNETTI.

Et sa misère est votre ouvrage.

BELTON.

Je l'en garantirai.

Mad. DERNETTI.

Je vous ai prévenu.

BELTON.

Vous, madame?

Mad. DERNETTI.

Moi, qui ne lui dois rien.

BELTON.

Vous la connaissez donc?

Mad. DERNETTI.

Je la connais.

BELTON.

Et sa conduite?

Mad. DERNETTI.

Fut toujours digne d'éloges.

BELTON.

Elle était sage ! Ah! qu'ai-je fait !

Mad. DERNETTI.

Vous ne connaissez encore que la moitié de vos torts.

BELTON.

Achevez donc, Madame.

Mad. DERNETTI.

Vous l'avez rendue mère.

BELTON.

Grand dieu !

Mad. DERNETTI.

Méconnue par un père vertueux et rigide, abandonnée de toute la nature, livrée aux horreurs de l'indigence, mais toujours fidelle à ses devoirs, elle vous a conservé votre fils; elle l'a nourri de ses sueurs, des bienfaits des ames sensibles; elle l'a conduit dans vos bras, et c'est lui que vous avez embrassé.

BELTON, *s'écriant.*

Benjamin! (*Avec un serrement de cœur.*) Ah, madame! que je me sens humilié !

Mad. DERNETTI, *lui serrant la main.*

Bien, mon ami, bien! Celui qui rougit de ses fautes n'est pas loin de les réparer. Honorine, faites entrer.

BELTON.

De grâce, madame, éclairez-moi, conseillez-moi, conduisez-moi.

Mad. DERNETTI.

Qui se repent ne prend conseil que de lui-même. Interrogez votre cœur, consultez votre conscience; voilà les juges incorruptibles qu'il faut seuls écouter.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE, *en habit de son sexe, mise avec une élégante simplicité, conduite par Honorine, et tenant Benjamin par la main.*

(On s'observe quelque tems du coin de l'œil. Honorine envoie Benjamin vers Belton. Celui-ci l'embrasse avec transport, et s'approche vivement de sa mère. Il s'arrête à quelques pas. Belton, Claudine sont l'un vis-à-vis de l'autre, les yeux baissés.)

Mad. DERNETTI.

Allons, mon cher ami, un peu de courage : n'en avez-vous

que pour vous rendre coupaple? Reprenez cet air ouvert, riant qui annonce un homme content de lui, ou bien près de le devenir. Mais regardez-la donc : elle est jolie, sensible, spirituelle ; (*Belton jette un coup-d'œil à la dérobée sur Claudine.*) c'est la mère de Benjamin. (*Elle prend Claudine et Belton par la main, et les attire l'un à côté de l'autre. Ils restent comme madame Dernetti les a placés, toujours les yeux baissés.*) Ils sont interdits, embarrassés. Honorine, retirons-nous ; nous sommes de trop ici. (*Elle baise Claudine au front, et sort avec Benjamin et Honorine.*)

SCENE VII.

BELTON, CLAUDINE.

BELTON.

Je l'avoue, mademoiselle, je suis dans un extrême embarras.

CLAUDINE.

Hélas, monsieur, vous voyez le mien.

BELTON.

J'ose à peine vous fixer.

CLAUDINE.

Vous me haïssez donc ?

BELTON.

Je vous crains.

CLAUDINE, *avec une extrême douceur.*

Vous me craignez, monsieur Belton.

BELTON.

J'ai tant de reproches à me faire !

CLAUDINE.

Eh ! vous en fais-je aucun?

BELTON.

Vous avez tant souffert !

CLAUDINE.

Je l'avais oublié.

BELTON.

Ah, malheureux ! quel cœur j'ai déchiré !

CLAUDINE.

Ne parlons plus de cela ; c'est moi qui vous en prie.

BELTON.

Quoi ! vous me pardonnez !

CLAUDINE.

N'êtes-vous pas le père de Benjamin ?

BELTON.

Ce mot me dicte mon devoir. Une éducation vicieuse, une

jeunesse ardente, trop d'opulence, l'exemple d'un monde corrompu, tout a contribué à ma perte. Ce moment me rend à l'honneur; il ne sera pas perdu pour la vertu. Vous avez oublié mon crime; je n'ai qu'un moyen de le réparer: mettez le comble à vos bontés; acceptez ma fortune et ma main. Je vous demanderai votre cœur quand je l'aurai mérité.

CLAUDINE, *lui présentant la main.*

Que le votre soit le prix du mien! (*Belton saisit sa main et la baise.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE, BENJAMIN, Mad. DERNETTI, HONORINE.

AMBROISE, *frappant sur l'épaule à Belton.*

A merveille, à merveille, monsieur Belton! Tous les hommes font des fautes; bien peu les réparent comme vous.

Mad. DERNETTI.

Embrassez-moi, Belton. (*Ils s'embrassent. A Claudine.*) Ma chère amie, il voulait des conseils; j'avais lu dans son ame, je me suis bien gardé de rien dire. Jouissez de son retour; il lui appartient tout entier. (*à Belton.*) Mon ami, Ambroise prendra votre voiture; il nous amènera le père Simon: vous accueillerez un vieillard à qui vous devez un dédommagement, et le bonheur de sa fille est le plus doux que vous puissiez lui offrir. Allons, mon ami, l'heure approche; préparons-nous pour une fête, dont le but ne sera pas manqué: elle célébrera votre réunion. Belton, l'homme noir n'aura qu'un nom à changer; ce que je voulais faire pour vous, je le ferai pour Claudine. (*à Claudine.*) Mon enfant, les dons de l'amitié n'humilient jamais; vous ne me refuserez pas; c'est le tribut d'un bon cœur qui a vu vos peines, qui les a partagées, et qui s'applaudit de pouvoir contribuer à votre bonheur.

FIN.

